

EGLISE SAINT MICHEL

SOUVIGNE

INDRE ET LOIRE



L'église, histoire et architecture

Église à nef unique lambrissée, avec un portail roman flanqué d'une tour, inscrite aux Monuments historiques le 30 mars 1926, Saint-Michel de Souvigné a été fondée par Hugues II d'Alluyes (environ 980-1025), baron de Chasteaux-en-Anjou, futur Château-la-Vallière, de Saint-Christophe (Saint-Christophe-sur-le-Nais), seigneur de Vaujours. La paroisse faisait partie de la sénéchaussée angevine de Baugé-en-Anjou. Hugues II d'Alluyes est un vassal de Foulques Nerra. L'église Saint-Michel de Souvigné est donc sans doute construite à partir du XI^e siècle dans un style roman primitif, dont il reste les petites fenêtres plein-cintre. Par une charte de 1219, Jean de Candé, official de Tours, certifie qu'Ebon de la Chaine a engagé Raoul, curé de Souvigné, à lever ses dîmes des vallées de Combraut et de Fumeres.

Elle connaît une première restauration au XIII^e siècle avec l'ajout de la porte ogivale encadrée de tores, puis une deuxième restauration au XV^e siècle avec l'installation de deux fenêtres à meneaux dans le style gothique flamboyant. Le chœur et l'abside sont reconstruits au XVI^e siècle, avec trois pans percés de baies de style Renaissance décorées de vitraux. En 1523 ou 1529, de nouvelles cloches sont installées. L'intérieur de l'église, le clocher, la galerie sont réparés en 1585, avec une toiture en ardoises et en bardeaux (Toiture dite en « poivrière »). L'intérieur de l'église est réparé, le mobilier est transporté au château de Vaujours, qui a accueilli le service paroissial durant les réparations.

Un rituel avait lieu à Souvigné jusqu'en 1607 : du vin était présenté après la communion pour purifier la bouche des fidèles.

En 1662, le curé de Souvigné, Guillaume Naurais, fonde la chapelle de Prestimonie ainsi que la chapelle Saint-Jacques (Saint-Jacques-de-Boisneuf) et instaure dans son testament de 1689 que le chapelain de Souvigné devait dire deux messes par an en sa mémoire et pour le repos de son âme dans la chapelle de la Prestimonie. (Prestimonie signifie

l'indemnité pour l'entretien d'un prêtre). Cette messe entraînera une série de procès entre un héritier de Guillaume Naurais, Gabriel Naurais, et le curé de Souvigné Pierre Boucher, suite à un acte passé entre les deux le 21 juin 1698, l'héritier ne s'étant pas acquitté des messes et des rentes qu'il devait au curé, ainsi que d'une vigne. Finalement, Guillaume Naurais est condamné à payer 83 livres et la vigne est donnée à Pierre Boucher. Le 1^{er} septembre 1710, Guillaume Naurais est de nouveau condamné à payer 100 livres. Il a fait appel des deux sentences et doit finalement payer 71 livres de plus. Mais il est finalement exempté par la Cour le 10 décembre 1715, estimant ces condamnations abusives.

Une nouvelle cloche est installée dans le deuxième quart du XVIII^e siècle. Elle a une hauteur de 75 cm sur un diamètre de 80 cm et porte des inscriptions indiquant les parrains : Joseph Toussaint Condean de la Dame, Marie Anne Le Gagnons, Louis César de la Baume le Blanc duc de la Vallière, seigneur de la paroisse, et Nicole Bruère curé (elle est classée au titre « objet » aux Monuments historiques le 6 février 1942.)

Les paroisses de Souvigné et de Sonzay se partageaient une année sur deux un territoire appelé « Virantes », mais cet usage est arrêté par un acte du 24 août 1773.

Avant la Révolution française, Souvigné était du ressort de l'élection de Tours, la paroisse faisait partie de l'archidiaconé et l'archiprêtre d'Outre-Loire, collation de l'archevêque de Tours. Les fabriciers étaient élus par suffrage des habitants pour deux ans. En 1789, le revenu de la cure était de 1200 livres. En 1793, la paroisse dépendait du district de Langeais.

Une galerie qui menait vers la porte est définitivement détruite en 1847, car elle empêchait de voir la façade, mais aussi parce que les personnes s'y retrouvaient pour faire la conversation pendant la messe, gênant cette dernière, et parce qu'elle servait régulièrement d'écurie aux voisins.

En 1205, Guillaume de Roche (ou de la Roche) (Guillelmi de Rocha) reçoit l'autorisation de l'archevêque de Tours Barthélemy de construire une chapelle Saint-Jean-Baptiste sur son fief de la Roche. Cette chapelle existait encore au XVII^e siècle. Pour l'entretien de la chapelle, il donne sa dîme du Bray et une vigne.



Le culte de saint Michel

Dans la Bible, l'archange Michel est le chef suprême des armées célestes. Dans le livre de l'Apocalypse, il combat avec son armée d'anges contre le dragon. Protecteur des Hébreux dans l'Ancien Testament, saint Michel voit son culte se développer en Orient, à Byzance, avant de s'étendre en Italie. Le pape Grégoire le Grand lui consacre le château Saint-Ange à Rome, lors d'une épidémie de peste à la fin du VI^e siècle. Le culte est développé en Occident par les Lombards qui lui vouent un grand culte et lui consacrent de nombreuses églises, ainsi que par les missionnaires venus de Grande-Bretagne.

Il arrive sur le territoire gaulois à partir du VIII^e siècle avec la fondation de l'abbaye du Mont-Saint-Michel et devient, peu à peu, l'un des saints protecteurs de l'Empire carolingien, puis de la monarchie française.

Saint Michel, l'archange, est particulièrement vénéré pour sa protection militaire. Il est un messenger entre le ciel et la terre qui combat les forces du mal. C'est ainsi qu'on le retrouve aux frontières de la Touraine : Saint-Michel de Souvigné, Saint-Michel et Saint-Pierre de Bueil-en-Touraine, Saint-Michel-sur-Loire, Saint-Michel de Villeloin, à Villeloin-Coulangé, Saint-Michel-en-Brenne (dans l'Indre). Sans être consacrée à saint Michel, l'église de Saint-Nicolas-de-Motets a au sommet du fronton une statue de saint Michel, vêtu en guerrier romain, qui terrasse le dragon. Le positionnement de ces lieux de culte pourrait prouver que l'on tient à protéger les zones frontalières des attaques ennemies, en particulier des territoires des seigneurs de Blois et de ceux d'Anjou.

À Souvigné, nous sommes à la frontière avec l'Anjou (Château-La-Vallière se trouve alors en Anjou).



S^{TIVS} MICHAEL ARCH^{ANGLVS}

Sainte Barbe et sainte Catherine d'Alexandrie

L'église Saint-Michel de Souvigné abrite des œuvres remarquables, classées aux Monuments historiques. Parmi elles, des vitraux du XIV^e siècle et des fresques du XV^e siècle qui représentent sainte Barbe et sainte Catherine d'Alexandrie, deux saintes ayant vécu entre la fin du III^e siècle et le début du IV^e siècle.

Légende de sainte Barbe

Jeune fille originaire de Bithynie ou de Phénicie, elle a vécu sous le règne de l'empereur Dioclétien puis de l'empereur Maximien. Elle est la fille de Dioscore, un riche païen qui veut la marier de force. Elle refuse et préfère vouer sa vie au Christ. Son père l'enferme dans une tour à deux fenêtres mais un prêtre déguisé en médecin s'y introduit et la baptise. Son père part en voyage et, à son retour, Barbe lui avoue qu'elle a percé une troisième fenêtre pour former la Sainte Trinité. En colère, il met le feu



à la tour. Elle s'enfuit mais un berger la retrouve et prévient Dioscore. Barbe est traînée devant le gouverneur qui lui demande d'abjurer sa foi. Devant son refus, il la condamne au supplice : certaines parties de son corps sont brûlées et ses seins sont arrachés. Puis le gouverneur ordonne à Dioscore de trancher la tête de sa fille. Dès que Barbe est décapitée, son père est frappé par la foudre, le berger qui l'avait dénoncée est transformé en pierre et ses moutons en sauterelles. Les chrétiens qui veulent récupérer son corps ne peuvent pas utiliser son nom et demandent « la jeune fille torturée par les barbares » : Barbe (ou Barbara). Elle est généralement représentée avec la palme du martyr, une couronne ou un livre, mais surtout une tour à trois fenêtres et un éclair. Elle peut également avoir une plume de paon. Particulièrement vénérée par les empereurs byzantins, ses reliques sont transférées à Constantinople au VI^e siècle. Son culte est importé

en occident par les Vénitiens qui ramènent ses reliques au X^e siècle. Elle est la sainte patronne des pompiers, des artilleurs, des artificiers et des mineurs de fond.

Légende de sainte Catherine d'Alexandrie

Originnaire d'Alexandrie, née dans une famille noble (elle serait la fille du roi Costus, selon *La Légende dorée* de Jacques de Voragine), elle essaye de convertir l'empereur Maximin II Daïa et évangélise plusieurs philosophes qui lui avaient été envoyés par ce dernier pour lui faire renoncer à sa foi. Elle est finalement mise nue et frappée à coups de crocs de fer puis jetée douze jours dans un cachot. Le Christ lui envoie une colombe blanche qui la nourrit d'un aliment céleste. Quand l'empereur vient la voir, il la découvre en bonne santé. Elle est alors condamnée au supplice, elle doit avoir le corps déchiré par quatre roues entourées de scies et de clous. Mais Dieu brise la machine de torture et quatre mille païens sont tués par les éclats. De nombreux soldats, mais aussi la reine et son amant, qui s'étaient tous convertis, sont exécutés. Catherine, elle, est décapitée. Du lait jaillit de son cou à la place du sang. Des anges viennent chercher son corps et l'emmenent jusqu'au mont Sinaï. Les moines de Sainte-Catherine-du-Mont-Sinaï le découvrent intact et deviennent les gardiens de son tombeau. Une huile miraculeuse coule de son corps, guérissant tous les malades. Son culte arrive en Occident avec les Croisades. Elle est rattachée aux femmes célibataires de plus de vingt-cinq ans et est représentée avec la palme du martyr, un livre, un anneau, une épée, mais surtout une roue. Parfois, il y a à ses pieds la tête de l'empereur et des philosophes.

Sainte Barbe et sainte Catherine d'Alexandrie sont souvent représentées ensemble à cause de leur origine orientale, de leur martyre et de leur vœu de chasteté. Leur culte connaît un retour au XIV^e siècle, date du vitrail, et au XV^e siècle, date de la fresque.

Le vitrail

Ces deux saintes sont représentées dans la deuxième fenêtre à droite de la nef, don de la famille Bardet en 1550. Sainte Catherine d'Alexandrie se trouve dans le registre supérieur, couronnée, avec une auréole bleue, tenant un livre ouvert qu'elle présente au spectateur de la main gauche et la palme du martyre à la main droite. Elle porte une cape rouge et a les débris d'une roue à ses pieds. Sainte Barbe, quant à elle, est dans le registre inférieur, avec une auréole bleue, tenant un livre fermé de la main gauche et la palme du martyre à la main droite. Elle est vêtue d'un habit bleu qui recouvre un habit rouge. En arrière-plan, nous voyons une tour. Celle-ci a une porte, une grande fenêtre et deux petites fenêtres.



Les fresques

Deux peintures murales du XV^e siècle se trouvent sur le mur nord de la nef. La fresque de droite a une hauteur d'1,60 m et une largeur d'1,80 m. C'est une peinture rouge. Celle de gauche a une hauteur de 2 m et une largeur d'1,50 m et représente trois figures saintes. En l'absence d'attribut clair, comme la roue ou la tour, il est difficile d'être sûr des personnalités représentées sur cette fresque. Nous pouvons tout de même supposer que le personnage de droite



est sainte Catherine d'Alexandrie. Nous la reconnaissons avec sa couronne et l'épée qui a servi à la décapiter. Elle est vêtue d'un habit jaune. Comme sainte Catherine est souvent représentée avec sainte Barbe d'Héliopolis, sainte Marguerite d'Antioche et sainte Geneviève de Paris, à cause de leur vie chaste, la figure à sa gauche, en bleu, pourrait être une de ces trois saintes. Sainte Geneviève est habituellement représentée avec un médaillon, un cierge, un ange et un démon, ainsi que les clefs de la ville de Paris. Or, à la fin du Moyen Âge, elle est représentée

en paysanne, avec une quenouille à la main, comme sur la fresque. Ce doit donc être sainte Geneviève qui figure ici. Un troisième personnage se trouve à leur gauche, vêtu d'un habit bleu clair. Il tient un livre fermé dans la main droite et le début de la palme du martyr à sa gauche. Il s'agirait peut-être ici de sainte Barbe. Ces peintures ont été mises à jour en 1959 et sont classées au titre « objet » aux Monuments historiques le 26 avril 1965.

Les autres vitraux

Les vitraux se trouvent dans le chœur et le long du mur sud, le mur nord n'étant pas percé de baies. Deux vitraux du chœur datent du XVI^e siècle : celui de gauche représente une adoration des bergers. Le registre de droite figure l'Enfant Jésus dans la mangeoire entouré de la Vierge Marie et de saint Joseph. Le registre de gauche représente le donateur en prêtre, agenouillé et en prière. Derrière lui, un berger tient un agneau sur son bras droit et un phylactère dans la main gauche, sur lequel est écrit : « Ecce Agnus Dei » (Voici l'Agneau de Dieu). Au pied du vitrail se trouve le cartouche « Lav a la fides 9 moys effata ihus roy des puis les agels pchatz nouveaulx ladnuceret aux pastoureaux Luc 2 ».

Le vitrail de droite représente la résurrection du Christ. Au bas du vitrail, nous trouvons l'inscription « a l'intention defu met iehanand rouyn ieune curé de ceste église a este donnée ceste vitre reoviescant in pace 1550 ». (À l'intention de feu messire Jehan Androuyn, curé de cette église, a été donnée cette vitre. Requiescant in pace, 1550). Le registre de gauche figure le Christ en pagne portant une cape rouge, tenant le crucifix de la main gauche, sur lequel est accroché l'étendard de la Résurrection (c'est ici la version la moins courante de ce drapeau, avec le fond rouge et la croix blanche, puisque généralement, c'est l'inverse). Les soldats romains sont aux pieds de Jésus. Le registre de droite figure le donateur en prêtre, agenouillé et en prière. Au-dessus de lui, un phylactère : « credo quod redemto ... meu viv... it ». Derrière lui, un homme tient un calice.



ALINTETION DEFV MET
cu
 IEVNE DECES TEEGLISE
 VITRE REOV IEScant

« credo quod redemto ... meu viv... it ».



Au centre, un vitrail signé L. Lobin, datant de 1879, représentant le Christ ressuscité au centre, surmonté de la colombe, entouré de la Vierge Marie à droite et de saint Jean évangéliste avec son attribut, l'aigle, à gauche. Elle remplace un vitrail installé en 1524.

L'église conserve également un vitrail du XVI^e siècle représentant l'épisode de la Via Appia : « Comment sur la via Appia Jesus apparait a Pierre Seigneur où allez-vous dit l'apôtre à Rome pour y être crucifié de nouveau reprit Jésus ». Dans les Actes de Pierre, XXXV (évangile apocryphe), saint Pierre marche sur la via Appia, fuyant les persécutions, le Christ lui apparaît portant son crucifix à une porte de Rome. Il lui demande : « Quo vadis, Domine ? » (Où vas-tu Seigneur ?) et Jésus lui répond : « Romam eo iterum crucifigi » (Je vais à Rome pour être de nouveau crucifié). « Seigneur, tu seras de nouveau crucifié ? » « Oui, je serai de nouveau crucifié ». Pierre retourne alors à Rome où il est arrêté et crucifié la tête en bas. Dans ce vitrail, Jésus est dans le registre de gauche, nimbé, avec sa couronne d'épines, vêtu d'un pagne, portant la croix le long de son bras droit, saint Pierre est dans le registre de droite, vêtu d'une tunique blanche et d'une toge rouge, nimbé et barbu.

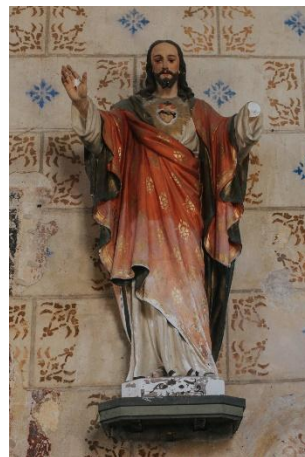
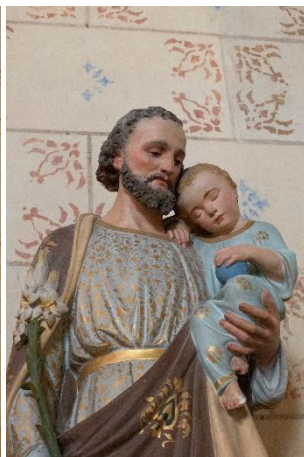
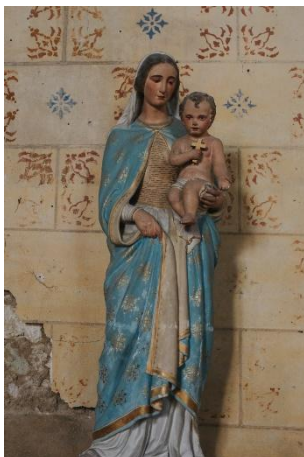
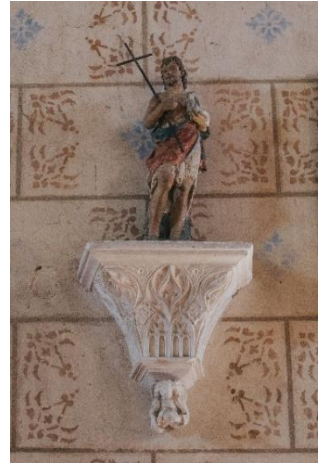


En 1897 est installée une autre verrière où est représenté saint Michel terrassant le démon. L'archange figure aurolé, en cotte de mailles, avec des ailes et une cape rouge. Il a un bouclier au bras gauche et une lance à la main droite, avec laquelle il combat le démon, représenté moustachu, avec des griffes aux doigts et des tentacules qui ressortent au niveau des jambes et de la tête.

L'adoration des bergers, la résurrection du Christ, sainte Barbe et sainte Catherine d'Alexandrie sont protégés aux Monuments historiques au titre « objet » depuis le 17 septembre 1909.

Les statues

L'église conserve une statue du XV^e siècle. D'une hauteur de 60 cm, elle a une largeur de 15 cm et une profondeur de 15 cm. Elle représente saint Jean-Baptiste portant la croix sur son bras droit et un agneau à son bras gauche. Elle est classée aux Monuments historiques au titre « objet » le 12 mars 1907.

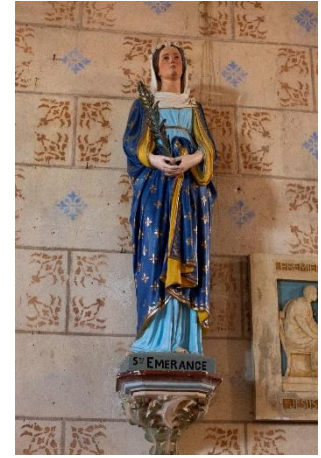


L'église conserve des statues de Raphaël Casciani, un sculpteur italien des ateliers de Paris, spécialisé en sculpture religieuse, de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Il était installé au 137 rue de Rennes et aux 70 bis et 72 rue Bonaparte à Paris. Il pratiquait aussi bien la sculpture en bronze, sur pierre, en bois, en terre cuite, en terre de Pise, en plâtre ou encore en métal. C'est un sculpteur réputé qui a exposé de nombreuses fois au Salon. Les statues de Raphaël Casciani qui sont dans l'église de Souvigné sont en plâtre. La première, sous la fresque, représente sainte Barbe, couronnée avec sa tour aux pieds, reprenant

les vêtements que cette sainte porte sur la fresque. La deuxième, à droite du chœur, représente saint Joseph, portant l'Enfant Jésus dans sa main gauche et une fleur dans la main droite, et la troisième, à



gauche du chœur, est une Vierge à l'Enfant. Raphaël Casciani a également réalisé les statues de sainte Emérence, sainte Rose de Lima, saint Gilles, saint Michel et du Christ, visibles dans l'église, ainsi que des anges, pour l'instant dans la sacristie.



L'église conserve aussi des statues de sainte Thérèse de Lisieux et saint Antoine de Padoue de la fin XIX^e début XX^e, mais celles-ci sont manufacturées.

Le maître-autel retable tabernacle

Le maître-autel est un retable-tabernacle du XVII^e siècle en bois doré. Il a une hauteur d'1,10 m, une largeur de 2,26 m et une profondeur de 41 cm. Au centre, sur la porte du tabernacle, le Christ tient le globe surmonté d'une croix dans sa main droite.

De gauche à droite, l'Annonciation, la Visitation avec Élisabeth, la Nativité, la présentation de l'Enfant Jésus au Temple (ou la circoncision) et Jésus enseignant aux prêtres au Temple.

À gauche, saint Jean, avec les cheveux longs, tenant un livre ouvert dans la main gauche, et à ses pieds son attribut, l'aigle.

À sa droite, saint Marc, barbu, tenant un livre fermé de sa main droite contre sa poitrine, avec son attribut, le lion, couché à ses pieds. De l'autre côté du Christ, saint Luc, le crâne dégarni et portant une longue barbe, avec le taureau, son attribut, à ses pieds

À sa droite, saint Matthieu, chauve et barbu, et son attribut, un petit ange, à ses pieds. C'est ce dernier qui tient un livre ouvert. Huit visages d'anges accompagnent le Christ et les évangélistes.

Un chandelier à trois branches est déposé de chaque côté du maître-autel, et deux chandeliers à cinq branches sont au-dessus. En bas, l'autel, en bois peint imitation marbre, est décoré en son centre d'une brebis.

Le maître-autel a été restauré en 1854. Il est classé aux Monuments historiques au titre « objet » le 20 octobre 1913.



La dalle funéraire

La pierre funéraire dans la muraille nord de la nef est celle de Jean-Baptiste-Pierre-René de la Rüe du Can, seigneur de Souvigné, décédé le 17 décembre 1787. Son épitaphe y est inscrite : « Ici repose Messire Jean-Baptiste-Pierre-René de la Rüe du Can, escuyer, chevalier de l'ordre royal et militaire de st Louis, ancien capitaine au régiment de Bourgogne, ecuyer de main du roi, seigneur des terres et seigneuries de Souvigné, Les Cartes, La Roche, Launay, L'Imbertière et autres lieux, décédé le 17 décembre 1787, à son château des Cartes. Priez pour le repos de son âmes ». Ses armoiries sont au-dessus de l'épitaphe : « D'azur, au chevron d'or, accompagné de deux roses d'argent en chef et d'un cerf ou chevreuil passant en pointe. » Cette dalle est la source qui nous indique qu'en 1787, le fief de Souvigné appartient à la famille de la Rüe du Can.

Nous trouvons aussi un ex-voto : « La Paroisse de Souvigné à ses enfants morts pour la France 1914-1918 – 1939-1945 ».

Enfin, au-dessus de la porte d'entrée, nous trouvons la peinture du blason de Pie IX, pape de 1846 à 1878.

Le chanoine André-Paul Labaume

Né le 20 décembre 1903 à Brusque, en Aveyron, André-Paul Labaume étudie au séminaire de Rome. Après son vicariat à Amboise (1929-1933), il devient curé de Luzillé puis fonde l'église Saint-François-de-Paule à Tours à la demande de l'archevêque. Durant la Seconde Guerre mondiale, il est aumônier au service de santé du 32^e régiment d'infanterie. Démobilisé, il fonde un comité d'entraide aux prisonniers, puis il s'engage dans la Résistance, au sein du groupe « Libération-Nord » et du réseau « Vengeance ». Ainsi, il fait passer la ligne de démarcation et s'occupe des démunis, son presbytère devenant une forme d'épicerie. En parallèle, il devient aumônier de la prison de Tours en 1942.

Mais il est arrêté par la Gestapo le 21 novembre 1943 après avoir célébré la messe, puis il est déporté à Buchenwald via Compiègne puis Bergen-Belsen et Dachau. Il se met au service de ses codétenus et déclare aux gardiens qui voulaient abattre un prisonnier : « Je suis prêtre, ne fusillez que moi ». Libéré le 29 avril 1945, il reprend son service auprès des prisonniers, s'engage à l'Union départementale des internés et déportés et famille et à la Fédération nationale des déportés internés de la Résistance. Il s'engage dans la recherche des déportés et de leurs dépouilles, et organise l'installation de l'urne cinéraire des déportés de Mauthausen dans l'escalier de l'hôtel de ville de Tours, ainsi que la pose du bloc de grès du camp de Struthof place Anatole-France, également à Tours. Lorsque le chanoine Labaume est revenu des camps, il a accompagné le gestapiste Venner qui l'avait arrêté et qui était condamné à mort, et lui a dit : « Vous m'avez envoyé en Allemagne, moi je vous enverrai au ciel ». Il assiste Venner jusqu'à son exécution le 3 septembre 1945.

Il devient à sa demande, le curé de Souvigné en 1957 et le reste jusqu'en 1981

Il a profondément marqué tous ceux qui l'ont rencontré. Son charisme sa bienveillance et ses engagements l'ont rendu très proche des habitants de Souvigné qu'il visitait régulièrement.

« Survivre pour un déporté c'est se consacrer aux autres » disait-il

Il se retire à La Membrolle-sur-Choisille. Il meurt le 19 juillet 1996 à Chirac, en Lozère.

Le chanoine Labaume était officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre national du Mérite, croix de guerre avec palme, croix du combattant volontaire de la Résistance, médaille de la Résistance et de la déportation.

Curés de Souvigné :

Raoul 1219,
Jean Brothier 1481
Noël Elfroy (Effray) 1483,
Jehan Androuyn 1503-1526,
Jehan Androuyn le jeune 1532-1547,
René de Méré 1589-1600,
Joachim Rotheau 1608-1617,
Gervais Souris 1618-1649,
Pierre Pays (vicaire en 1632) 1650-1659,
François Goyet 1660-1662,
Guillaume Naurais 1662-1689,
Pierre Bouchet (ou Boucher) 1689-1719,
Pierre Dubreil 1719-1723,
Nicolas Bruère 1723-1750,
René Faucillon 1750-1781,
René-Alexandre Duliepvre 1781-1794,
Jean-Marin Fouré 1811-1833,
François Leyre 1833-1835,
Dangeard 1835-1848,
Chauvet 1849,
Ridoux 1850-1853,
Moreau 1853-1861,
Stanislas Hersent 1861-1865,
Jean-Pierre Léauté 1865-1868,
Thomas Girard 1868-1895,
Paul Bonnin 1895-1904,
Auguste Château 1904-1929,
Raymond Marcel 1929-1935,
Raymond Levron 1935-1948,
André-Paul Labaume 1957-1981,
Bernard Teillet, 1982-1995 à vérifier
Joseph Vu Van Tho. 1995-2000
À partir de 2000 les curés de la paroisse ne résideront plus sur place.

Auteur : Donatien Mazany , docteur en histoire

Photos © Katarzyna Branicka

